

I

ÉLISA MERCŒUR

Il est bon quelquefois d'aller où dorment ceux qui ont vécu avant nous. On peut voir là ce que c'est que la gloire et à quoi servent les inscriptions ambitieuses confiées au tombeau. Qui sait, dans cette foule, si les inconnus ne sont pas les plus dignes de mémoire? Alors les vers de Gray vous reviennent aux lèvres, et vous dites tout bas : « Ici repose peut-être quelque Milton muet et sans gloire ! » Quelquefois aussi un simple nom évoque tout un monde de pen-

sées, de rêveries, de souvenirs. Un jour de tristesse, allez au cimetière du Père-Lachaise, cherchez, du côté du rond-point, à l'entrée du chemin de Labédoyère, la tombe où repose Élisabeth Mercœur, et demandez aux arbres, au vent, à cette pierre muette, combien celle qui repose là a souffert!

Elle était née avec du talent, une voix pour chanter, un cœur pour aimer; mais elle était née pauvre, et la pauvreté ne pardonne pas. Il est de certains fronts marqués en naissant pour le malheur. Puis Élisabeth Mercœur était femme, et, aux souffrances qu'endure la pauvreté, vinrent se joindre les difficultés que rencontre la femme à se faire une place dans notre société. Il est tant de gens qui méprisent les poètes qu'il doit s'en rencontrer plus d'un pour mépriser une muse! Une muse! Élisabeth Mercœur était moins que cela sans doute; elle chantait pour elle-même, comme les oiseaux chantent, et pour se consoler peut-être. On peut

appliquer à la poésie ce qu'elle disait du rêve et l'appeler une parcelle, *un reste de bonheur*.

Quel démon, d'ailleurs, fait les poètes, sinon ce besoin que l'on éprouve à se répéter tout bas ses propres douleurs ou ses joies, ses espérances ou ses déceptions? La plupart des poésies ne sont que la conversation des poètes avec eux-mêmes. Telles sont, du moins, les poésies d'Élisa Mercœur.

Elle fut malheureuse, elle fut misérable : elle a résumé son existence en peu de mots :

Je me suis éveillée et des chagrins sans nombre,
En pesant sur mon cœur, sont venus le flétrir.

Elle avait à vivre et à faire vivre sa mère, et elle travaillait, comme l'ouvrière, chaque jour. Que dire de sa vie? Elle fut calme ; mais rien de fleuri, de doux, de rayonnant, sauf à son aurore. Toute jeune, — elle avait seize ans, — lorsque madame Allan Pouchard passant à Nantes, elle lui adressa une pièce de vers qui fut insérée dans le *Journal*

de la Loire-Inférieure et fit sensation. On se demanda quelle était cette voix nouvelle, et on apprit que cette enfant avait déjà un volume en portefeuille. Puis on se cotisa pour le faire imprimer. Elle le dédia à Chateaubriand, et, le lui dédiant, elle disait :

Tends une main propice à celui qui chancelle ;
J'ai besoin, faible oiseau, qu'on veille à mon berceau,
Et l'aigle peut, du moins, à l'ombre de son aile
Protéger le timide oiseau.

Durant une heure elle fut enivrée, cette jeune fille qui n'avait que ces deux mots aux lèvres : espérance, gloire ! Elle se mirait, pour ainsi dire, dans sa douce poésie et répétait avec une enfantine joie à sa mère, en lui montrant la couverture du volume : —Vois donc, ma petite maman, comme mon nom est joli quand il est imprimé ! Et quelques jours après, quand arriva une lettre de Chateaubriand qui répondait à la dédicace, qui envoyait de sa main illustre une lettre à l'inconnue, quelle joie ! — Elle

prenait la lettre, elle l'embrassait. — Oh ! chère réponse, s'écriait-elle, que je te remercie !

« Je suis un mauvais appui, écrivait Chateaubriand. Le chêne est bien vieux et il s'est si mal défendu des tempêtes qu'il ne peut offrir d'abri à personne ! »

Madame Mercœur, qui a signé la préface des *Œuvres posthumes* de sa fille, dit qu'Élisa « aurait pu gagner de l'argent en montrant cette lettre aux curieux de Nantes. » Cette réflexion est choquante, et, pourquoi ne pas le dire ? elle n'est pas la seule de ce genre dans la notice de madame Mercœur. Que nous importe, par exemple, qu'Élisa ait toujours été grande dormeuse, qu'elle ne ressentit jamais d'inspiration poétique sans éprouver un besoin de manger, qu'elle fit à douze ans des vers inhabiles ? Ce qu'il fallait nous montrer, c'est l'âme douce et charmante d'Élisa Mercœur. Madame Mercœur n'avait à interroger pour cela que son cœur de mère !

Seule, Élisabeth avait appris le latin et l'anglais. Elle traduisit les *Fables* de Gray, les *Saisons* de Thompson, le *Paradis perdu*. Elle avait disputé à Émile Souvestre et Évariste Boulay-Paty la couronne de la *Société académique de Nantes*, et déjà, en lisant ses vers, Lamartine s'écriait : « Je ne croyais pas au talent poétique des femmes ; cependant le recueil de madame Tastu m'avait ébranlé... Cette fois, je me rends et je prévois que cette petite fille nous effacera tous tant que nous sommes. »

C'était aller un peu loin, et d'ailleurs, pour arriver à la gloire, suffit-il toujours du talent ? ne faut-il pas aussi le bonheur ?

Chateaubriand avait recommandé le livre d'Élisabeth Mercœur à Soumet, qui l'avait prêté à M. Émile Deschamps. — *Nascitur poeta !* disait celui-ci dans un article élogieux. Élisabeth pouvait se croire décidément tirée de son ombre ; mais, encore un coup, il fallait vivre. Elle adressa à M. de Martignac une

pièce de vers, et, peu de jours après, le ministre lui faisait obtenir une pension de 4,200 francs. C'était juste ce que demandait Balzac pour faire des chefs-d'œuvre, *la niche et la pâtée!* « J'ai du courage, répétait Éliisa, je vais travailler maintenant! »

Et elle jette sur le papier le plan d'une tragédie, *Boabdil*, d'après le *Gonzalve* de Florian, elle ébauche un *Louis XI*, elle songe à des romans.... Hélas! quinze jours après, le ministère Martignac tombait. Aussitôt madame Récamier conseilla à Éliisa Mercœur, réduite à la dernière extrémité, de s'adresser à M. Guizot.

« Sauvez-moi, écrivait Éliisa au nouveau ministre, sauvez-moi pour ma mère! »

M. Guizot n'était pas riche; il donna deux cents francs de ses deniers. « Je puis être utile à mademoiselle Mercœur, répondait Victor Hugo à la duchesse d'Abrantès, qui s'intéressait à Éliisa. Lorsque j'ai résilié ma pension, M. d'Argout m'écrivait qu'il la tiendrait à ma disposition lorsqu'il me plai-

rait de la reprendre ainsi que les arrérages. Je vais prier M. Thiers qu'il donne le tout... » Malheureusement la pension était allouée à un autre.

M. Thiers ne pouvait rien. Il envoya deux cents francs à la jeune fille.

Et, en même temps que la misère, les soucis, les déceptions de cette cruelle carrière des lettres fondaient sur Élisabeth Mercœur.

Elle avait présenté à la Comédie-Française une tragédie qui avait été refusée par M. Taylor. Attristée, elle se retira à la campagne avec sa mère. Là, la maladie vint achever l'œuvre du besoin et de la misère. Casimir Broussais essaya vainement de la sauver. Il la soigna pour rien, luttant avec la mort durant plus d'un an. « C'est inutile, disait Élisabeth ; le docteur Aublanc m'a soignée quand j'étais petite ; seul il connaît mon tempérament ; s'il était ici, il me guérirait ! »

Elle s'éveilla un matin en appelant sa

mère : « Maman, c'est le treizième mois de ma maladie! »

Et sept jours après, en souriant doucement, elle mourut, le 7 janvier 1835, un vendredi. La vie lui avait été dure; Élisabeth fut douce pour la mort.—Elle était lasse et résignée :

C'est quand on a vécu qu'on sait ce qu'est la vie,
Que l'on voit le néant des biens que l'on envie,
Que, fatigué du jour, on n'attend que le soir,
Désenchanté de tout, lorsque la nuit arrive,
A quel banquet encor et près de quel convive
Pourrait-on désirer s'asseoir?

Sa mort fut le signal d'un deuil général. On plaignit alors la destinée de cette enfant qui pouvait dire, comme Atala : « J'ai passé comme la fleur, j'ai séché comme l'herbe des champs! » Madame Waldor prit l'initiative d'un monument, et madame Desbordes-Valmore ouvrit à Lyon, pour l'impression des œuvres d'Élisabeth, une souscription qui fut bientôt couverte. J'ai relevé les noms de quelques-uns des souscripteurs :

Le roi Louis-Philippe, la famille royale, madame Récamier, Chateaubriand, Lamar-tine, Ballanche, Sainte-Beuve, Ampère, Jules Janin, Balzac, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Év. Boulay-Paty, Frédéric Soulié, Alfred Nettement, madame de Gasparin, Ach. Devéria, Soumet, comte Molé, de Salvandy, Cuvillier-Fleury (précepteur du duc d'Aumale), Gigoux, Casimir Delavigne, David (d'Angers), de Genoude, Marie Dorval (de l'Odéon).

A la mort de Marie Dorval aussi, on devait se réunir pour acheter un tombeau !

« Honorons cette douce gloire, » a dit le bon Ballanche sur la tombe d'Élisa Mercœur. C'est par la douceur, en effet, que nous séduisent les poésies de cette jeune fille qui reflètent tout entière son âme. Ce qu'elle aime, c'est l'illusion, l'amour, la gloire, les parfums, le côté chaste et pur de la vie. Parfois, comme dans le *Chant Polonais*, elle essaye de pousser un cri de guerre, mais toute sa politique se résume

dans ce souhait tendre de sa mélancolique enfance :

« Quel dommage que l'histoire ne soit pas un conte ! »

Longtemps sa tombe fut le pèlerinage des rêveurs et des attristés. Chateaubriand y traça des vers, Alfred de Musset y écrivit ces mots : « Je ne pleure pas, j'envie ton sort. » Madame d'Hautpoul, en un seul vers, fit l'építaphe de la morte :

Elle adorait, servait et nourrissait sa mère !

Ouvrez les poésies de Mercœur, si vous voulez savoir ce que peut contenir de sanglots la vie d'une honnête et sainte fille qui rêva l'amour, qui rêva la gloire et mourut. Mais n'a-t-elle pas dit elle-même :

Qui laisse un nom peut-il mourir ?